

- L'âme d'une maison -

I.

Il existe encore, grâce à Dieu, dans notre chère vieille ville de Paris qui contient le meilleur et le pire, au milieu du brouhaha des affaires et des plaisirs, des îlots aussi calmes que dans les plus paisibles villes de province, des rues sans magasins rutilants de lumière, que les autobus n'ébranlent pas. On y retrouve soudain l'impression du passé, le recueillement du souvenir de ce que fût jadis à cette même place, entre ces murs intacts d'affiches offensantes pour les yeux, ces grands portails créés pour de larges carrosses, cette calme ordonnance qui ? Rêver Balzac dans « *ces rues nobles plus vieilles que de vieilles douairières ne sont vieilles.* »

Ma chère rue du Regard a gardé tout le charme aristocratique de son passé, malgré des constructions récentes sur la droite. Je veux évoquer, avec mes souvenirs de plus de quatre vingt dix ans, son atmosphère de paix qui n'a guère changé, car elle n'est passante que très peu pour les seuls gens et voitures qui y ont à faire. Sur le côté gauche, l'ordonnance des façades à peine mutilées garde encore la belle simplicité des lignes, les hautes fenêtres où les macarons sourient toujours, les frontons de pur style.

Le premier de ces hôtels abrite ma jeunesse et la vie de ma famille pendant plus de quarante années, celles qui se sont écoulées entre les deux premières guerres (1870 et 1914). Tant de bonheur a été enserré entre ces vieilles pierres qu'elles sont pour moi d'émouvantes amies qui me parlent du passé. Elles ont gardé tout leur charme aristocratique, avec la grande cour aux pavés disjoints par le temps, enfermée par le haut portail Louis XIV et l'escalier de pierre à la belle rampe forgée. Elle semble bénie par une grande statue de la Vierge-Mère qui a été posée dans le fronton de la façade après la guerre de 1871 pour remercier le ciel d'avoir préservé la maison et ses habitants. Elle n'a contenu que des vies paisibles et chrétiennes et n'a que des souvenirs souriants à raconter.

Faisons donc revivre un instant les belles figures disparues.

Jusqu'au XV^{ème} siècle la rue actuelle du Cherche-midi n'était, dans toute sa longueur, qu'une route à travers champs désignée dans les actes depuis 1372 sous le nom de « Chemin de Vaugirard », qui suivait le sillage de celui de la domination romaine, partant de la Cité, à peu près dans la direction de la rue St André des arts, des rues Buci et du Four et continuant en ligne droite jusqu'à Issy et Vaugirard. Il est permis d'imaginer en remontant à ces temps plus lointains, que les bandes gauloises de Cémulogène passèrent par là pour livrer bataille aux légions romaines de Labiémus dans les plaines de Grenelle, car le sol des champs fût creusé de tranchées profondes qui subsistèrent jusqu'aux autres luttes, douze siècles plus tard, entre les ligueurs et le roi de Navarre qui assiégeait Paris. En hâte on rétablit les anciennes tranchées dans la direction de Vaugirard, coupant la rue des vieilles Thuilleries à la hauteur de la rue du Regard actuelle. Ce nom de « vieilles Thuilleries » que porta la rue du Cherche-midi évoque de rustiques fabriques dans des terrains vagues ou de grands espaces cultivés. Jusqu'au XVII^{ème} siècle il n'y eut que de petites maisons habitées par des « Gagnes deniers » gens modestes et tranquilles. Cependant l'une d'elle abrita une

dynastie d'artistes qui eurent de la célébrité, surtout le second. François Quesnel, mort en 1619, peut se placer aux côtés de Nanteuil et de Du Moustier comme portraitiste scrupuleux dans les innombrables effigies avec collerette ou rabat, exécutées aux trois crayons, à peine rehaussées de couleur, art bien français précurseur du pastel.

Au delà commençait un grand terrain de sept arpents environ, lieu dit « Près les tranchées » et au milieu duquel coulait, peut-être à ciel découvert, le ruisseau de décharge des eaux, sur le bord duquel était un mauvais chemin appelé « le chemin herbu ». Au delà, c'était les prés et la campagne où le jeune Louis XIII cherchait la perdrix. La propriété de ce terrain fut cédée après la mort du Conseiller au Châtelet Messire Claude de Montrouge à l'Hôtel Dieu des incurables qui possédait déjà deux terres avoisinantes cultivées en marais, et en partie à Messire Montagny. A la mort de celui-ci en 1691, la propriété fût vendue à Simon Lambert, architecte des bâtiments du roi, qui en fit déclaration au profit des Carmes déchaussés.

Protégés par Marie de Médicis, les Carmes s'étaient établis en 1611 rue de Vaugirard et avaient rapidement agrandi leur propriété qui s'étendait entre la rue Cassette, la rue de Vaugirard, celle du Cherche-midi et du côté de l'Ouest le long du « sentier herbu » avec un bien ? « la Planche ».

Au point où la rue de Vaugirard rencontrait la rue Notre Dame des champs, les Carmes construisirent une fontaine dite « du Regard » et dont l'eau appréciée par eux leur servit à fabriquer l'eau de Mélisse qui porte leur nom. D'après les uns cette appellation « du regard » venait du regard d'une conduite d'eau située à l'angle de la rue de Vaugirard. D'après d'autres, il y avait près de la fontaine une enseigne où l'on voyait un oeil et au dessous les mots « au regard ». Quant à la fontaine des Carmes elle fut transportée plus tard au jardin du Luxembourg et placée derrière la célèbre fontaine de Médicis.

Au début de leur établissement, les Carmes étaient à l'extrémité de la ville à l'ouest, une ordonnance du roi ayant défendu les constructions nouvelles au delà de certaines bornes de marbres qu'on fit poser et dont l'une se trouvait à peu près à la hauteur de la rue Dupin actuelle qui était encore nommée « Vieille rue du bac » à ce moment. Les religieux, pour se fermer au public, firent construire par l'architecte Victor Dailly trois belles maisons en façade au midi sur le chemin herbu et qui furent louées à des personnes de qualité. On dit que celle qui devint le n°3 abrita quelque temps les enfants que madame de Montespan eût de Louis XIV et qui étaient confiés à la veuve Scarron. L'hôtel suivant, n°5 actuel, fût d'abord loué à monsieur de Rothenbourg, puis au Prince de Croy. Le n°7 fut au Prince de Robecq, puis au Prince de Monaco qui lui donna son nom.

Restait le terrain « d'encoignure » sur la rue du Cherche-midi et la rue du Regard, d'abord loué tel quel en 1695 moyennant 230 Livres à Blaise Cordier « marchand de bestial » et à d'autres modestes locataires. Mais en 1705, il se présenta une offre plus intéressante pour les bons pères qui n'avaient pas encore exécuté les deux hôtels projetés par l'architecte Victor Dailly, en même temps que les trois autres déjà construits sur la rue du Regard. Ce fut celle de la célèbre Comtesse de Verrue qui, par ordre de son mari, était logée tout auprès, au couvent du « Chasse-midi » chez les religieuses bénédictines

de Notre-dame de Consolation, lesquelles abritaient les femmes de qualité dont les familles avaient à se plaindre.

La Comtesse, née de Luynes, mariée à 13 ans au Comte de Verrue de noblesse Savoisiennne et emmenée par celui-ci à la cour de Turin, y avait joué pendant douze années, de 1688 à 1700 le rôle d'une Pompadour au petit pied auprès du Duc de Savoie Victor-Amédée. Très artiste, connaisseuse avertie, comblée de cadeaux elle amassa de nombreux bibelots, tableaux et objets d'art proposés par des rabatteurs ; puis lorsqu'elle eût assez de la situation qu'elle avait subie plus qu'acceptée elle fit adroitement passer sa collection en France et s'enfuit déguisée en cavalier avec la connivence de son frère le chevalier de Luynes.

Elle se retira à l'abbaye de Poissy dont l'Abbesse était une de ses parentes, mais son époux, pour se venger d'elle, la fit sévèrement enfermée au couvent du « Chasse-midi » dont la supérieure gardait toutes les clés des parloirs, tours, grillages, guichets compliqués. On lui fit défense de se montrer en public, ni aux comédies, ni aux foires Saint-Germain et Saint-Laurent. Mais en 1704, le Comte de Verrue ayant été tué à la bataille d'Hechedt, sa veuve se trouva tout à coup libre et « désengrillagée » ainsi que l'écrivit Saint-Simon. Elle reparut dans le monde où elle fut accueillie avec empressement grâce à sa naissance, son esprit et sa fortune. C'est à ce moment qu'elle s'entendit avec les Carmes pour la location des deux hôtels projetés par Victor Dailly et non exécutés. Elle passa un marché avec les pères, s'étant subitement enrichie par la spéculation de la banque de law et elle acheta encore trois autres importants immeubles dans la rue du Cherche-midi. Mais l'agiotage effréné s'effondra tout d'un coup et les Carmes, atteints par la dépréciation des titres remis à eux par la Comtesse ne purent pas exécuter les travaux. Madame de Verrue resta locataire à vie de l'inconfortable maison entre cour et jardins, précédemment aménagée et habitée par le Marquis d'Hauterive, qui comprenait une longue galerie où madame de Verrue put installer ses quatre cents tableaux de maîtres. Elle vécut là entourée d'un cercle d'adorateurs au milieu d'un amoncellement de curiosités en tous genres. Sa maison, au dire de Saint-Simon était moins meublée « qu'elle n'est boutique accablée de tout ce qu'il y a de plus précieux en bijoux, en meubles, en porcelaines, en argenterie, en tableaux, même en livres curieux. Elle ne refusa aucune fantaisie, de quelque prix que ce soit, jusqu'à avoir fait venir pour un argent immense des oiseaux rares des Indes, en grande quantité pour, dans le nombre en rattrapper quelques uns. » Mais sa santé ne répondit pas à tant de bonheur et après une cruelle maladie, elle mourut le 18 novembre 1736 dans cet hôtel qu'elle habitait depuis 35 ans et put alors profiter de l'épitaphe qu'elle avait elle-même composée :

*Ci-gît dans une paix profonde,
Cette dame de volupté
Qui, pour plus grande sûreté,
Fit son paradis en ce monde.*

La vente des livres, tableaux et objets d'art non légués fut un grand événement mondain. L'inventaire mentionne plus de quatre cents tableaux de premier ordre dont plusieurs sont au Louvre, entre autre le célèbre portrait de Charles I^{er} par Van Dyck.

Les Carmes reprirent alors l'idée de construire les deux hôtels projetés, ce qui n'eût lieu qu'après la mort de la Comtesse. C'est donc bien à tort qu'on a

donné à ces hôtels le nom de la Comtesse de Verrue car elle n'y a, pour cause, jamais habité.

Nous ne parlerons que sommairement de celui dont le splendide portail donnait rue du Cherche-midi, malgré son importance et son histoire. Il fût l'hôtel de Forcalquier, puis de Toulouse et depuis 1766 jusqu'à la révolution, ambassade de Sardaigne. Vendu comme bien ecclésiastique, il devint pendant la période bouleversée de la terreur et du directoire, en même temps que l'hôtel du Conseil de guerre en face de la prison militaire installé dans les locaux du Bon Pasteur pour les filles repenties, le refuge de bien des épaves de la révolution. Le grand hôtel abrita dans ses combles et communs de pauvres déchet de l'existence qu'on tolérait pour des locations de quelques livres par an : anciens employés sans pension, artistes dans la misère, vieilles demoiselles nécessiteuses. On ferma les yeux sur ces abus jusqu'à ce que le premier consul entreprenne de remettre de l'ordre dans les services. Restait cependant la famille de Victor Hugo, son beau-père Foucher y ayant ses fonctions officielles, et le jeune ménage de Victor et d'Adèle y fit un modeste mais heureux début d'union.

Comme Conseil de guerre, l'hôtel fût le théâtre de bien des scènes dramatiques avec les jugements qui suivirent les révolutions successives et les troubles des conspirations. Son grand portail gardé par des sentinelles était fermé jalousement et ne s'ouvrait que faire passer le camion cellulaire hermétiquement cadenassé qui transportait les prisonniers de leur cachot devant le tribunal militaire. Spectacle toujours émouvant pour les passants et dont je me souviens encore, ainsi que de la messe entendue dans la chapelle de la prison quelque temps après la Commune et la récréation des Fédérés, vue des fenêtres du Commandant de la prison. Hélas en 1907, il fallut démolir la noble ordonnance de ces pierres historiques pour le percement du boulevard Raspail.

Le second hôtel dont le haut portail analogue à celui de la rue du Cherche-midi s'ouvre sur la rue du Regard, a été construit, après 1736, sur les plans de Dailly avec le même appareil de pierres et la même noble ordonnance, son jardin étant mitoyen avec celui de l'autre hôtel. Son premier locataire fut en 1741 Thomas, Marquis de Dreux-Breze, lieutenant général et grand-maître des cérémonies de France et ses petits enfants furent les derniers occupants avant la révolution. Son fils aîné Michel, puis son second fils Joachim se succédèrent comme Grands-mâtres des cérémonies, la charge étant héréditaire, et aussi dans l'hôtel en vertu de baux renouvelés en 1747, 53, 62, 70 et 80 moyennant des loyers variant de 4600 à 7000 Livres. La Marquise, veuve de Joachim, y fit un dernier bail le 1^{er} octobre 1789 et mourut un mois après. Ce fut son fils, Henri Evrard, né en 1766, nommé à 16 ans Grand-maître des cérémonies, qui fut chargé le 20 juin 1789 de signifier à Bailly la fermeture de la salle où s'était réuni le Tiers-état et qui s'attira la célèbre apostrophe de Mirabeau. On évoque la juvénile et fine silhouette empanachée, brodée et sur-brodée, fière de son importance, devant l'ardente et noire foule des députés du Tiers se pressant derrière la massive carrure du tribun à la face léonine et congestionnée....

Surviennent les événements de 1789 et 90. L'Etat s'approprie les biens des congrégations. L'administration des domaines met la main sur les hôtels de la rue du Regard appartenant aux carmes Déchaussée. Nous pourrons

suivre l'histoire de l'hôtel du n°1 à l'aide des actes officiels et notariés en même temps que celle de la France. Le premier date de 1791 qui porte encore le cachet fleurdelisé est ainsi formulé :

« Municipalité de Paris. Vente de biens nationaux ci-devant ecclésiastiques, conformément au décret de l'Assemblée nationale, sanctionné par le Roy. Adjudication d'une maison sise à Paris rue du Regard, n°2 Faubourg Saint Germain. Cette maison ayant son entrée sur la rue du Regard par une porte cochère, consiste en un grand corps de logis entre cour et jardin, élevé de deux étages équerre et d'une mansarde, et d'un corps de bâtiment en ailes.

L'emplacement de cette maison cour et jardin contient environ 348 Toises et demi, treize Pieds de superficie. La dite maison estimée 91007 Livres, treize Sols compris, 1035 Sols pour les glaces.

Cette maison étant restée à 91007 Livres, 13 Sols par le soumissionnaire, nous avons fait publier plusieurs fois le prix et nous avons fait allumer un premier feu pendant la durée duquel la dite maison a été enchérie à 92000 Livres par le sieur Ternisien et à 92000 Livres par le sieur Noël. Le 1^{er} feu étant éteint, il en a été allumé successivement 28 autres pendant la durée desquels la dite maison a été enchérie à 103000 Livres par les sieurs Ternisien et Noël. Le 29^{ème} feu étant éteint, il en a été allumé un 30^{ème} pendant la durée duquel la dite maison a été enchérie à 103200 Livres par le sieur Jean-Baptiste Ternisien, citoyen de Paris y demeurant rue de Sève, place de la Croix rouge n°107.

Le 30^{ème} feu étant éteint, il en a été allumé un 31^{ème}.

Fait et donne ce dit jour, 19 novembre 1791.»

Suivent des inventaires après décès dont les formules écrivent l'histoire de cette époque fertile en changements de régime :

« 15 Pluviose, an 9, après le décès de la dame Ternisien, par devant notaire Danloux-Dumesnil. »

« 28 Prairial, an 12, au nom de la République française à tous présents et à venir, salut.

Napoléon par la grâce de Dieu et des Constitutions de l'Etat, empereur des Français, Roi d'Italie, protecteur de la Confédération du Rhin. Médiateur de la Confédération Suisse, à tous ceux qui ces présentes verront, salut. Savoir queetc..... (Cachet impérial).

4 février 1814

22 mai 1815, timbré par la Loi et le Roi avec les armes de la municipalité de Paris, avant les cent jours...

Un enregistrement d'hypothèque du 23 avril 1816 avec le timbre royal de Louis XVIII... »

Enfin le 20 avril 1822 eût lieu la vente de la maison au profit de Casimir Ternisien, apprenti marin au service de l'Etat, en rade de Toulon sur la frégate « l'Adrienne », à Claude-Anthelme Récamier, médecin de l'hôtel Dieu, Professeur à la faculté de médecine et à l'académie, demeurant à Paris, rue Sainte-Anne, n°16.

Les frais d'acquisition étaient de 12362,05 Francs.

II.

Ici commence une période qui n'est pas terminée, grâce à Dieu, pour la vieille maison qui devient un centre spirituel en même temps que familial. C'est un grand français, savant génial, chrétien sans peur et sans reproche, qui fonda un foyer heureux et l'ouvrit largement à ses amis.

En 1822, Anthelme Récamier à 47 ans, il a professé à l'Hôtel-Dieu depuis 1801 et en est le médecin-chef depuis 14 ans. Brusquement il atteint à la grande notoriété. Il devient homme officiel, professeur de clinique médicale, membre de la nouvelle académie de médecine. Bousculé par une clientèle importante, il connaît la célébrité mondiale, ce qui ne l'empêche pas de poursuivre dans le silence les recherches qui devaient faire de lui l'inventeur de la pathologie et de la chirurgie pelvienne, le précurseur de l'obstétrique moderne, avec des méthodes d'une technique si nouvelle, dans ce temps où l'on ne connaissait ni l'anesthésie ni l'antisepsie, que ses confrères n'osaient s'en servir. Au point de vue thérapeutique, il lança la méthode de balnéation à 15° dans les fièvres graves en ayant constaté les effets salutaires sur lui-même dans une grave maladie.

Sa physionomie si personnelle frappait et imposait. Ce front haut qui abritait un vaste cerveau, ce regard profond enfoui sous des sourcils touffus, tour à tour étincelant ou semblant se concentrer dans une vision d'avenir, cette belle tête hautement élevée sur de larges épaules, son langage primesautier, émaillé de comparaisons originales, tout chez lui, après avoir surpris, captivait ses auditeurs.

A cette date de 1822, la réputation de Récamier est immense, son prestige, universel. Mais au point de vue humain, sa vie privée, aussi bien que sa vie scientifique, était restée très silencieuse jusqu'à cette époque d'épanouissement. Il avait eu la douleur de perdre ses deux premières femmes sans avoir eu d'enfants d'elles, et pendant la période de l'empire et de la restauration, il travailla dans le silence, observant ses malades, dictant entre deux visites son diagnostic à un secrétaire assis dans la voiture en face de lui, inaugurant ainsi le système des fiches personnelles. Il ne s'occupait pas ouvertement de politique, mais un esprit aussi entier dans ses convictions ne put avoir d'hésitation lorsqu'en juillet 1830, au Roi par droit divin succéda son cousin Louis-Philippe d'Orléans. Il refusa le serment demandé aux membres de l'université et ne voulut garder aucune de ses fonctions, ni aucun de ses titres. Il envoya le même jour quatorze lettres de démission et fut révoqué par rétorsion le 12 novembre 1830.

Mais cette révolution en amena une autre dans la vie de Récamier. Le 27 mai 1833, il épousa madame de Villers, née Titon. D'une famille de grands parlementaires de vieille souche, elle avait beaucoup de distinction intellectuelle, une haute tenue et une piété profonde qui allait au cœur de Récamier, si vrai chrétien. Elle élevait ses 4 enfants avec une grande dignité, malgré sa fortune amoindrie par les événements. Ses presque 40 ans pouvaient cadrer avec la proche soixantaine du grand savant. Deux fils venus à dix-huit mois de distance furent élevés à côté des jeunes de Villers sans distinction d'affection. Le semestre d'été se passait dans la charmante maison de campagne à Bièvres que Récamier avait achetée après son mariage. Le semestre d'hiver, les études se faisaient au collège Stanislas, on était fidèle à l'hôtel dont le corps principal est resté le même. A cette époque il était flanqué de deux ailes basses, mais après la mort de Récamier, elles

furent surélevées et aménagées pour pouvoir être louées. De son vivant, seul le rez-de-chaussée était habité par le professeur et sa famille.

Le premier étage était loué à la famille de Monnecove, le second à la famille Caron. Ni la rue d'Assas, ni la rue de Rennes n'étaient percées. L'on pouvait apercevoir les tours de Saint-Sulpice dès le premier étage, et sauf du côté du Conseil de guerre, la propriété était entourée de jardins dont l'un lui appartenait.

Tel fut le cadre de ce que l'on peut appeler le centre Récamier, catholique, intellectuel, différent de celui de madame Schwetchine « où l'on se plongeait dans la métaphysique comme dans un bain. »

Chez Récamier, les questions de politique sociale et religieuse prennent le pas avec toute l'élite des penseurs et des écrivains comme Ampère, Cauchy, Montalembert, Ozanam, Cruveilhier, De Falloux, Lenormand. Les nonces du Pape faisaient partie de ce cercle qui s'élargit depuis l'époque où la tante Juliette Récamier y amena Chateaubriand, jusqu'aux événements de 1848 où l'on vit un acteur de premier plan, monsieur Thiers, qui sentait le besoin d'avoir une estampille catholique à ce moment là.

Les relations étaient courtoises, sans intimité avec la fameuse tante Juliette qui, à cette date, ne sortait plus beaucoup de son cher salon de l'Abbaye-aux-bois, vivant dans la pénombre que sa vue exigeait, gardant ce qui lui restait de charmes pour le grand neurasthénique qui lui rendait visite chaque jour. Le Général Récamier racontait avoir été le jour de ses sept ans amené par son père à la grand'tante qui était sa marraine. Elle lui donna un beau livre, *l'Itinéraire de Paris à Jérusalem*, en lui disant de bien regarder le monsieur qui était assis près de la cheminée, parce que c'était lui qui l'avait écrit.

De 1835 à 1852, l'activité Récamier se portait de plus en plus vers ce qui concerne l'étude de la défense de la religion. Il réunissait et hébergeait nombre d'ecclésiastiques pauvres et malades, mêlés aux notables, dans sa propriété de Bièvres qui était devenue un véritable préventorium du clergé.

Les diners de la rue du Regard qui avaient eu à leur début le cher parrain Brillat-Savarin le célèbre gourmet, réunissaient maintenant les grands religieux de l'époque : Les pères de Ravignan, Lacordaire, de Ponlevoy, les célèbres Evêques de la Bouillerie, Dupanloup, Rivet, etc.

Le centre Récamier ne disparut pas avec le Docteur en 1852. Sa veuve sut y grouper encore d'éminentes personnalités ainsi que le prouve une lettre écrite par le fils aîné Etienne à son frère Max en 1855 :

« Le salon de ma mère mercredi dernier semblait animé de l'esprit de notre bon père. Ma mère avait à sa droite Monseigneur le Cardinal de Paris, puis monsieur de Falloux, monsieur Lenormand, monseigneur Locatelli. A sa gauche, monsieur Auguste Nicolas, monseigneur d'Orléans, le père Lerebourg, autre vieil ami. En face de ma mère, j'avais à ma droite monseigneur Sarrelagreuze, l'abbé Bugnet, le Docteur Cruveilhaer, monsieur Ferry, monsieur Ponard, monsieur Ancel maire du Havre. »

Nous voilà arrivé à l'époque d'Etienne Récamier, le digne successeur de l'idéal paternel, le même français indépendant manifestant sa foi religieuse avec autant de générosité. Aussi, pas plus que son père, n'osa-t-on l'attaquer sur ce point. Il fut un des fondateurs du célèbre journal « Le Français », si franchement catholique et opposé au gouvernement de la troisième République qui eut tant de difficultés à s'installer avec la lutte acharnée de

la droite. Ses articles presque journaliers alternaient avec ceux de monseigneur Dupanloup.

Le désistement du Comte de Chambord fut une grande déception dans ce milieu si ardemment légitimiste mais, sur les directives venant de haut, les sympathies et les espérances royalistes ne firent que changer de prétendant et se reportèrent sur le Comte de Paris net la famille d'Orléans.

Etienne Récamier épousa une de ses compatriotes de Lyon dont le frère

Il manque une page au document original (page 15)

III.

C'est en 1872 que mes parents vinrent habiter l'aile gauche de l'hôtel, occupant d'abord deux, puis trois étages n'ayant jamais assez de place pour les six enfants et pour les bureaux d'architecte de mon père. C'est là que mes années de jeune fille se sont écoulées et il n'est pas étonnant que la paisible ambiance de ces vieilles pierres ait à la longue influencé mon amour du passé. Mais on n'était nullement mélancolique entre ces murs remplis de jeunes êtres débordant de vie. C'était le soir, que la cour, dont on fermait le grand portail, s'animait des jeux de ballon entre les garçons que les fillettes applaudissaient de leur petite terrasse, ou bien c'était dans de larges chêneaux qui laissaient communiquer entre eux les appartements qu'on s'aventurait à quatre pattes pour aller dans le grenier Récamier où les collégiens avaient organisé un stand au pistolet. On grimpait aussi sur le toit pour voir les jardins mais il était bien plus difficile de descendre que de monter. Il fallait s'asseoir et se laisser glisser. Puis ce fut de l'escrime dont les leçons se passaient au rez-de-chaussée qu'habitait un vieux couple dont la vie s'était écoulée au service des Récamier, les Druet qu'on appelait « l'Intendant et l'Intendante ». Je n'y étais pas admise mais j'entendais les appels de pieds qui me faisaient regretter le spectacle. Puis ce fut l'époque des grandes écoles, des départs, des mariages. Je fus heureuse pour mon premier envol de ne pas m'éloigner en m'installant juste en face des fenêtres de mes parents au 42, rue Cherche-midi, au soleil de cinq autres fenêtres à balustres avec des frontons de l'autre siècle. J'avais encore en face de moi la vieille ferme dont les bâtiments existent toujours, mais qui était encore en pleine activité avec le mouvement des charrettes, des poulies au grenier. C'était le bourdonnement de la vie et dans la grande cour pavée de l'hôtel s'entendaient encore les piaffements des chevaux du général baron Berge, plus tard du Comte de Sade qui passait sa vie dans la cour auprès d'eux.

Cette animation me plaisait plus que le voisinage intimidant de la haute silhouette de mademoiselle de Mauroy, vieille demoiselle plus que dévote qui était en face de nous dans l'aile droite de l'hôtel. J'accompagnais quelque fois ma mère à la messe dans la plus grande pièce convertie en chapelle, ou dans le salon où je contemplais sur un guéridon rond la collection des blanches mules du Pape, qui s'augmentait chaque année au voyage de mademoiselle de Mauroy près son auguste ami le Pape Pie II. Le Saint Père avait autorisé l'œuvre à laquelle la pieuse personne consacrait sa vie et sa fortune, celle de la lampe toujours allumée près du Saint Sacrement dans quelque lieu qu'il se trouvât.

L'aînée de cinq enfants d'Etienne Récamier fut tout simplement une sainte dont je sentais déjà la douce influence dans notre temps de jeune fille. Son sourire si franc ouvrait les âmes, faisait le bien sans s'en douter. Plus tard, lorsqu'elle fut Supérieure des Filles de la charité, rue Chevaleret, elle obtenait ce qu'elle voulait, le don des cœurs et aussi les crédits de la compagnie des chemins de fer d'Orléans dont les Directeurs avaient pour elle une véritable vénération. Aussi pour les cheminots a-t-elle créé un centre d'œuvres de toutes sortes, arrivant à distribuer la soupe et le fricot aux cinq mille hommes et femmes qui se succédaient aux guichets deux fois par jour. Elle avait la ferme initiative d'un ministre et la charité d'une religieuse. Aussi

le souvenir qu'elle a laissé dans le treizième arrondissement rivalise-t-il avec celui de la Sœur Rosalie Rendu.

Sa cadette Marie-Thérèse s'enrôla aussi dans les filles de monsieur Vincent et dirigea celles du Drancy, de Rome et de Madrid jusqu'à son envoi à Jérusalem où elle est décédée d'une attaque de paralysie. Mais l'influence qu'elle avait acquise dans toute la ville, au milieu des luttes entre sionistes et musulmans n'a pas diminué et son prestige reste incroyable tant elle avait su garder une saine autorité.

Catherine, deuxième fille d'Etienne Récamier, eut une vie analogue à celle de ses sœurs pour la charité et le dévouement, car, ayant eu la douleur du veuvage après un an de complet bonheur, elle se consacra, en même temps qu'à l'éducation de son fils, aux malades de l'hôpital Saint-Michel que son frère Joseph, le nouveau Docteur Récamier, développait avec le plus actif dévouement. Ses ultimes années sont maintenant couronnées par la charment famille de son fils le Diplomate Emile Charveriat et se passent doucement dans l'aile droite de la vieille maison.

Pierre, le plus jeune fils d'Etienne Récamier, donna sa vie pour la France en 1916 sans laisser de descendance. En revanche, son frère aîné, le Docteur Joseph eut 8 enfants, quatre garçons, quatre filles. C'est lui que nous devons évoquer spécialement, car, entré dans le sillage du grand-père, il atteignit par sa charité absolue, ses profondes convictions religieuses et politiques, la même élévation morale et jointe à la science profonde du Chirurgien la même belle carrière médicale. Pourtant ses goûts de jeune homme, peut-être aussi l'atavisme de l'aïeul qui avait jadis couru les mers comme Chirurgien de la marine et s'était couvert de gloire en 1795 au sanglant combat du « Cà ira », entraînait aussi Joseph du côté aventureux de la mer. Il hésita pendant son adolescence studieuse, mais comprit qu'il devait à sa famille d'accepter l'héritage du grand-père. De même, il se fit un devoir de se consacrer au Comte de Paris exilé en Angleterre et dont la santé exigeait des soins éclairés et constants d'un interne auprès de lui. Récamier, quoique déjà marié avec la charmante Geneviève Dubois, s'exila plusieurs années en Angleterre, abandonnant ainsi ses chances dans les concours officiels pour les titres de chirurgien des hôpitaux.

Après la mort du Comte de Paris, le Duc d'Orléans, qu'une grande amitié attachait à Joseph Récamier dont il avait pu apprécier le dévouement, ne voulut pas se passer de l'aide médicale du jeune Docteur dans les explorations scientifiques qu'il fit à plusieurs reprises, sur la fameuse « Belgica », surtout dans les contrées polaires. Il fallait passer de longs mois, n'ayant d'autre distraction du travail scientifique que la chasse à l'ours et au phoque, mais les deux amis faisaient d'amples études, sur les éléments, les terrains glaciaires et aussi la faune de ces régions dénuées d'attraits. Plus tard, ce fut en Afrique du nord et aussi en Espagne où le Duc possédait de vastes espaces déserts remplis de gibier exotique, que le Docteur fut entraîné par son exigeant ami. Il ne revint tout à fait à Paris qu'après le mariage du Duc en 1896.

Ce fut à partir de ce moment qu'il se dévoua corps et âme au développement de l'hôpital Saint-Michel en amplifiant tous les services et consultations nécessaires à un grand établissement hospitalier, aidé par des fondations généreuses et le dévouement effectif d'un comité de dames sous le patronage de la Duchesse de Vendôme. Les années passèrent au travail et aussi à la

formation des quatre fils dont le troisième, Jacques, suivait la filiation de carrière. Puis ce fut la guerre, hélas ! qui absorba toute l'activité et le dévouement du Docteur. Que ce fut à Châlon-sur-Marne en 1915 ou à Moulins en 1916 où je pus le voir à l'œuvre, il se fit tout à tous avec sa foi et conscience patriotique, malgré la perte de son plus jeune fils, tombé en 1915, ce qui porta à quatre le nom de Récamier sur les sombres listes.

La vie reprit rue du Regard après la longue secousse ; les services de Saint-Michel se multipliaient, s'intensifiaient, mais la maladie guettait celui qui avait tant de compassion pour celle des autres..... Il mourut après de cruelles souffrances à l'hôpital Saint-Michel en 1935, laissant une œuvre en pleine prospérité et une magnifique famille qui s'est multipliée jusqu'au nombre imposant quoique encore provisoire de 115 descendants.

C'est un beau spectacle qu'une forte famille chrétienne, un exemple qui est heureusement souvent suivi dans notre honnête et sainte rive gauche. Comment désespérer d'un pays qui possède encore tant de bonne graine dans une si bonne terre ? Le vieil hôtel semble élargir ses murs pour accueillir toute cette vaillante jeunesse grouillante de vie. Les pavés sont un peu disloqués, les murs plus teintés par l'âge ; mais l'âme de la maison garde sa jeunesse perpétuelle.

Mélanie BALLEYGUIER-DUCHATELET
1952 (?)